

«Si certains patients ont été guéris, je considère l'addiction comme une maladie chronique avec des rechutes régulières»



PROFIL

1961 Naissance en Croatie.

1984 Diplôme d'Etat de docteur en médecine, Zagreb.

1986 Maturité fédérale à Fribourg.

1988 Diplôme fédéral de médecine, Genève.

1997 FMH en psychiatrie-psychologie.

2006 Nommée directrice de la Fondation Phénix.

La salle d'attente est déserte mais des voix se font imperceptiblement entendre dans les pièces voisines. Marina Croquette Krokhar, en tailleur bleu marine, arrive ponctuelle. Elle explique que ses patients ne se croisent pas souvent dans son centre. Ils sont tout de suite pris en charge par des thérapeutes. D'un pas énergique, elle entre dans son bureau immaculé. Un tableau, évoquant des fleurs de pissenlits emportées par le vent, semble donner une piste sur la Fondation privée Phénix qu'elle chapeaute et qui fête ses trente ans d'existence. «Est-ce que vous arrivez à retrouver dans cette œuvre la silhouette d'un enfant?», dit-elle. En le regardant attentivement, celui-ci devient visible. Tout un symbole qui pourrait expliquer la profession de Marina Croquette Krokhar.

Cette psychiatre qui a grandi à Split, en Croatie, traite des enfants et des jeunes adultes pris dans les tourments de l'addiction, avec ou sans substance. Environ 200 jeunes à Genève, dont certains n'ont que 12 ans, doivent, sur la demande des parents, des enseignants ou du juge, se rendre plusieurs fois par semaine dans ce centre de soins à la rue des Rois. «Les nouvelles générations ne sont plus attirées par des substances comme l'héroïne mais plutôt par des stimulants ou le cannabis dont les effets secondaires sont très pernicious. Commencer à fumer régulièrement de la marijuana à l'adolescence peut être préjudiciable puisque le cerveau est encore en développement jusqu'à 25 ans», explique-t-elle.

La directrice de la Fondation Phénix, qui chapeaute également

quatre autres centres réservés aux adultes, est confrontée à une nouvelle addiction, celle des jeux vidéo et des réseaux sociaux. «Environ 7% des 15 à 17 ans ont une consommation problématique d'Internet, avec des conséquences physiques ou sur leur vie scolaire. Ces cas ont doublé en quelques années et dépassent en pourcentage les autres addictions qui touchent 1 à 2% de la population», constate-t-elle. Face à l'explosion des cas, la Fondation Phénix a d'ailleurs lancé une étude clinique en parallèle avec deux centres parisiens et en partenariat avec Action innocence pour tester l'efficacité de deux thérapies familiales auprès des jeunes addicts aux jeux vidéo.

Fondée il y a trente ans par le médecin Jean-Jacques Déglon, la Fondation Phénix propose une prise en soins en prenant en compte non seulement le jeune mais aussi la famille et la sphère

La psy des jeunes «accros»

MARINA CROQUETTE KROKHAR

Elle dirige la Fondation Phénix, à Genève, qui a fêté ses 30 ans.

Elle y traite les personnes dépendantes.

Y compris à Internet

GHISLAINE BLOCH
@BlochGhislaine

extra-familiale. «C'est souvent toute la famille qui a un comportement problématique. J'ai vu des parents qui envoyaient des WhatsApp à leurs enfants dans la pièce d'à côté», note Marina Croquette Krokhar, qui ne veut surtout pas être assimilée à une maman de substitution. «Ce sont les patients qui tiennent à conserver le lien, souvent par loyauté. Certains prennent leur rendez-vous annuel juste pour me rassurer.»

Parvient-elle à guérir ses patients? «Vous savez, les psychiatres ont fait le deuil de la toute-puissance médicale. Nous procédons à la politique des petits pas pour aider des personnes à se reconstruire.» Et de citer, par exemple, le cas d'une personne qui l'a particulièrement touchée. Celui d'une jeune fille à Genève, prostituée à l'âge de 12 ans par sa mère, devenue héroïnomane à 16 ans. «Aujourd'hui, elle va bien. Elle est mariée et a des enfants,

dit-elle. Mais si certains patients ont été guéris, je considère l'addiction comme une maladie chronique avec des rechutes régulières.»

Marina Croquette Krokhar a terminé ses études de médecine à Zagreb, à l'âge de 23 ans seulement. Elle dit n'avoir jamais rencontré des personnes dépendantes dans sa jeunesse. «Il y avait certes des problèmes d'alcool dans la Croatie communiste, mais je ne crois pas qu'on trouvait des substances illicites. Les gens n'avaient tout simplement pas les moyens d'en acheter.» Elle quittera son pays pour suivre son premier mari, un droguiste à Genève. A cette époque, elle s'accommode mal du sort réservé aux médecins étrangers dans les hôpitaux suisses. Elle décide de refaire sa maturité fédérale, à l'âge de 25 ans, alors qu'elle vient d'avoir son premier enfant. Puis elle repasse son final de médecine.

Enfin, son sésame en poche, toutes les portes lui sont ouvertes. Elle se dirige alors vers la psychiatrie et se spécialise dans l'addiction, un peu par hasard. «J'aime ce côté complexe qui allie des aspects à la fois somatiques, psychiques et sociaux», explique celle qu'on dit parfois trop rapide et qui a frôlé l'addiction au travail. «Mais j'ai réussi à me soigner», dit-elle. Mère de deux filles et d'un garçon, elle pense que la meilleure prévention en matière de dépendance passe par la qualité de la relation que les parents entretiennent avec leurs enfants. «C'est un équilibre qu'il faut savoir mettre en place. On doit leur faire confiance tout en supervisant ce qu'ils font et s'intéresser à leur quotidien.» ■

Un jour, une idée

Au Café Mood, c'est «comme à la maison»



SOPHIE GRECCIO

Lausanne est pleine de surprises. La mue de la capitale vaudoise se poursuit, et il est aujourd'hui plutôt habituel de voir de vieux bistrot de quartier se transformer en espaces accueillants où la restauration se réinvente. On veut s'y sentir «comme à la maison», manger local, consommer du café torréfié à 20 kilomètres au maximum, boire du thé froid maison. Dans le paysage lausannois, une de ces dernières nouvelles adresses est le Café Mood. Il a été ouvert à la fin de l'été, et on lui a laissé le temps du démarrage avant d'y passer.

L'attente est bien récompensée. Sur deux étages, ce café dispose d'un bel espace lumineux et aéré, avec un peu plus d'une dizaine de

tables en bois ou en formica, ornées de bougies et de fleurs, le tout dans un style – on l'aura deviné – vintage. Sur de grands tableaux noirs, on y annonce le menu, qui régale les visiteurs du petit-déjeuner jusqu'à l'afterwork. Les menus du jour varient de semaine en semaine. Le matin, on propose du birchermüsli bien suisse, mais aussi un breakfast à l'anglaise avec toasts et bacon. Le soir, c'est planchettes et tapas, avec une jolie sélection de vins de petits producteurs d'ici et de France. A la carte, on trouve des grandes salades, des soupes, des burgers, des tartes salées et sucrées, et des sandwiches.

Tout a été réalisé par une bande de copains, emmenés par Lukas Faust. Au début, ils étaient trois, puis cinq, dix, 22, 30: ils trouvent l'en-

droit, ce sera l'ancien Ange bleu, non loin du mythique Bar Tabac et du restaurant grec le Lyrique. Propulsés par un crowdfunding Wemakeit (30000 francs), les amis se sont investis en apportant leur contribution financière, morale, physique, pour proposer une cuisine «comme chez grand-mère». Le saucisson vient de Puidoux, le pain de chez Bidlingmeyer, à Chexbres, la salade d'un paysan de Lonay-Préverenges. Et le café est torréfié à Moudon. Un nouveau refuge à découvrir dans la constellation lausannoise. ■

Café Mood, 15, rue Beau-Séjour, Lausanne, tél. 021 544 88 75, lu-me 7h45-22h, je et ve 7h45-1h, brunch tous les premiers dimanches du mois, fermé les 31 décembre, 1er et 2 janvier, www.facebook.com/CafeMoodLausanne